

Fêtes pour la fin des temps. Sur les tableaux de Dominic Besner

Anne Élane Cliche

Volume 26, numéro 1 (76), automne 2000

L'immonde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201515ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201515ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cliche, A. É. (2000). Fêtes pour la fin des temps. Sur les tableaux de Dominic Besner. *Voix et Images*, 26(1), 16–17. <https://doi.org/10.7202/201515ar>

Fêtes pour la fin des temps. Sur les tableaux de Dominic Besner

C'est une fête de couleurs où l'on veut entrer : un rouge rouge, un bleu bleu, un jaune jaune, un blanc blanc ; une pureté terrible, étrange, attirante, effrayante comme une scène préservée de l'oubli dont la lumière violente vous arrache à l'âge, au temps, vous surprend dans une éternité soudaine, incroyable et pourtant acquise, sans reste. C'est un morceau d'enfance précipité dans la chimie des pigments, comme ce jaune si jaune des fleurs arrachées à la petite fille par l'enfant Freud¹, et qui clignotent comme des feux à la surface du souvenir.

Entrer dans les fêtes de Dominic Besner, c'est se prendre dans l'écran du souvenir, voir les couleurs — qu'on ne voit jamais — en tant que telles : comme des irruptions, des coulées de lave dont la transparence ne révèle ni dessous ni au-delà, rien que la texture de voile où s'est prise la masse de chair qui nous regarde. On voudrait déchiffrer dans les lignes de ce corps architectural comment il est arrivé là. La tête, les épaules, les seins, ventre, fesses sont des dômes, des maisons, un cheval, une échelle, le plan d'une tour, un carrosse, peut-être une ville avec son bestiaire de roues, de parapluies, ombrelles, éventails, ses murs de résille, ses espaces chiffrés, ses tréteaux : un cirque obstinément ouvert. On circule, emporté par la profondeur de champ qui pourtant ne quitte pas la surface, et nous colle à cette chair poudrée, gantée, majestueuse, travestie.

Le souvenir-écran est un écran total, et la jouissance du peintre s'expose aux plus riches éclats de la parade. Le corps de cette Toute-Puissante est un masque plastique, fané, obscène. Le geste du peintre le pétrit, l'ouvre, l'étire, le tord, le mutilé, l'embaume. La profanation est radicale. Et c'est une beauté, presque un amusement, avec la cruauté éblouissante de l'enfance où la Dame nous tient.

Écuyère ? Duègne ? Sainte ? Grande Prostituée ? Père-Mère chevauchant tel un cortège funèbre l'énigme du sexe et de la naissance ? La Dame est épouvantablement familière : sa coiffure

1. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses universitaires de France, 1990.

est démente, sa bouche grasse, ses yeux fardés par le regard lui-même. Elle pose, Diva, sur fond de parchemin ou graffitis; ouvre les jambes sur un manche de violon, un archet, un bout de clavier, des cordes tendues. Voici le maître du savoir qui nous a fait entrer dans le verbe et la danse. Je la connais, la Dame; je la reconnais bien. C'est un monstre, une chimère, avec des mots d'amour. Une Belle d'autrefois, que nous avons perdue.

Besner nous l'a ressuscitée, cette mère immonde, cette Coquette hautaine et souveraine qu'il habille avec l'écran du rêve. On croirait voir la Mort, en personne. C'est une grande folle, qui monte la garde au seuil du désir.

*Anne Élane Cliche,
août 2000*